

100 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE  
scrupule , & admettre la Table de M. Geoffroy , qui bien  
entendue & amenée à toute la précision nécessaire , pouvoit  
devenir une loi fondamentale des opérations de Chymie , &  
guider avec succès ceux qui travaillent.

Il étoit entré dans cette Compagnie , dès l'an 1699 , &  
il est mort le 6 Janvier 1731.



## E' L O G E

### D E M. R U Y S C H.

**F**RÉDÉRIC RUYSCHE, naquit à la Haye le 23 Mars  
1638 , de Henry Ruysch , Secrétaire des Etats Géné-  
raux , & d'Anne Van Berghem. La famille des Ruysch étoit  
d'Amsterdam , où depuis 1365 , elle avoit continuellement  
occupé les premières Magistratures jusqu'en 1576 , que la  
guerre contre l'Espagne apporta du changement à sa fortune.

M. Ruysch se destina à la Médecine , & il commença par  
s'appliquer à la matière Médicinale , aux Plantes , aux Ani-  
maux ou parties d'Animaux , aux Minéraux qui y appartiennent ,  
aux opérations de Chymie , aux dissections Anatomiques , &  
de tout cela il se fit de bonne heure un Cabinet déjà digne des  
regards & de l'attention des connoisseurs. Il étoit tout entier à  
ce qu'il avoit entrepris ; peu de sommeil avec beaucoup de santé ,  
point de ces amusements inutiles , qui passent pour des délas-  
sements nécessaires , nul autre plaisir que son travail , & quand  
il se maria en 1661 , ce fut en grande partie pour être entière-  
ment soulagé des soins domestiques , ce qui lui réussit assez  
aisément dans le Pays où il vivoit.

En ce temps-là , vint à Leyde un Anatomiste assez fameux ,  
nommé Bilsius , que le Roi d'Espagne avoit envoyé professer  
à Louvain. Ce Docteur traitoit avec très-peu de considéra-  
tion ceux qui avoient jusques-là le plus brillé dans cette scien-

ce, & préféroit de beaucoup, & hautement ses découvertes aux leurs, principalement sur ce qui regarde le mouvement de la bile, de la lymphe, du chyle, de la graisse. M<sup>rs</sup> del Boé ou Sylvius & van Horne, Professeurs à Leyde, qui auroient voulu réprimer la vanité de cet étranger, crurent ne le pouvoir sans le secours du jeune Ruysch qui avoit donné plus de temps qu'eux à des dissections fines & délicates. De la Haye, où il demouroit, il venoit les nuits à Leyde leur apporter ses préparations, & leur mettre en main de quoi étonner Bilsius, & il retournoit bien vite à la Haye pour travailler à de nouvelles préparations, destinées au même usage.

Après avoir fourni en secret des armes contre Bilsius, il vint enfin à se battre avec lui à visage découvert, car ceux qu'il avoit aidés n'avoient pas prétendu le tenir toujours caché. Il avoit dit que la résistance qu'il sentoit en soufflant les vaisseaux lymphatiques d'un certain sens, lui faisoit croire qu'il s'y trouvoit des valvules, qu'il n'avoit pourtant pas encore vûes, & il n'étoit pas le seul qui eût eu cette pensée. Bilsius nia ces valvules avec la dernière assurance, & même avec mépris pour ceux qui les jugeoient seulement possibles. M. Ruysch fit si bien par son adresse singulière qu'il les découvrit, & au nombre de plus de deux mille, & les démontra, à la grande satisfaction de ceux qui étoient bien aises de voir confondre des décisions téméraires & superbes. L'Adversaire, qui se tenant bien sûr qu'il ne verroit pas, avoit promis de se rendre s'il voyoit, fit effectivement tout son possible pour ne pas voir, & quand il y fut forcé, il se sauva par un endroit qu'on n'avoit pas prévu, il dit qu'il connoissoit bien ces valvules, mais qu'il n'avoit pas jugé à propos de le déclarer. M. Ruysch, dans un très-petit Volume qu'il donna en 1665, & qui est le premier des siens, a fait l'histoire détaillée de cette contestation, où le vaincu, qui pouvoit l'être sans honte, & même avec honneur, trouva moyen de l'être honteusement.

M. Ruysch, fut dès l'an 1664 Docteur en Médecine dans l'Université de Leyde, & il eut presqu'aussi-tôt après une

occasion, qui n'étoit que trop décisive, de prouver combien il méritoit cette dignité. La peste ravagea la Hollande, & il se dévoua aux pestiférés de la Haye, sa patrie; début qui, quelque glorieux qu'il soit, ne fera pas envié.

Mais sa grande occupation, celle qui a rendu son nom si célèbre, a été de porter l'Anatomie à une perfection jusques-là inconnue. On s'étoit long-temps contenté des premiers instrumens, qui s'étoient d'abord offerts comme d'eux-mêmes, & qui ne servoient guères qu'à séparer des parties solides, dont on observoit la structure particulière, ou la disposition qu'elles avoient entr'elles. Reynier Graaf, ami intime de M. Ruysch, fut le premier, qui pour voir le mouvement du sang dans les vaisseaux, & les routes qu'il suit pendant la vie, inventa une nouvelle espèce de seringue, par où il injectoit dans les vaisseaux une matiere colorée, qui marquoit tout le chemin qu'elle faisoit, & par conséquent celui du sang. Cette nouveauté fut d'abord approuvée, mais ensuite on l'abandonna, parce que la matiere injectée s'échappoit continuellement, & que l'injection devenoit bien-tôt inutile.

Jean Swammerdam remédia au défaut de l'invention de Graaf. Il pensa très-heureusement qu'il falloit prendre une matiere chaude, qui en se refroidissant à mesure qu'elle couloit dans les vaisseaux, s'y épaissit de sorte qu'arrivée à leur extrémité elle cessât de couler, ce qui demande, comme on voit, une grande précision, tant pour la nature particulière de la matiere qu'on employera, que pour le juste degré de feu qu'il faudra lui donner, & le plus ou moins de force, dont on la poussera. Par ce moyen Swammerdam rendoit visibles pour la premiere fois les arteres & les veines capillaires de la Face, mais il ne suivit pas lui-même bien loin sa nouvelle invention. Une grande piété, qui vint à l'occuper entièrement, l'en empêcha, & ne le rendit pourtant pas assez indifférent sur son secret, pour en faire part à M. Ruysch son ami, qui en étoit extrêmement curieux.

Il le chercha donc de son côté, & le trouva pour le moins, car il y a beaucoup d'apparence que ce qu'il trouva étoit

encore plus parfait que ce qu'avoit Swammerdam lui-même. Les parties étoient injectées de façon que les dernières ramifications des vaisseaux, plus fines que des fils d'araignées, devenoient visibles, & ce qui est encore plus étonnant, ne l'étoient pas quelquefois sans Microscope; quelle devoit être la matière assez déliée pour pénétrer dans de pareils canaux, & en même temps assez solide pour s'y durcir?

On voyoit de petites parties, qui ne s'apperçoivent, ni dans le vivant, ni dans le mort tout frais.

Des cadavres d'enfants étoient injectés tout entiers; l'opération n'eut guères été possible dans les autres, cependant en 1666 il entreprit par ordre des Etats Généraux le cadavre déjà fort gâté de Guillaume Bercley, Vice-Amiral Anglois, tué à la Bataille donnée le 11 Juin entre les Flottes d'Angleterre & de Hollande, & on le renvoya en Angleterre, traité comme auroit pû l'être le plus petit cadavre. Les Etats Généraux récompenserent ce travail d'une manière digne d'eux, & du travail même.

Tout ce qui étoit injecté conservoit sa consistance, sa mollesse, sa flexibilité, & même s'embellissoit avec le temps, parce que la couleur en devenoit plus vive jusqu'à un certain point.

Les cadavres, quoiqu'avec tous leurs viscères, n'avoient point de mauvaise odeur, au contraire ils en prenoient une agréable, quand même ils eussent senti fort mauvais avant l'opération.

Tout se garantissoit de la corruption par le secret de M. Ruysch. Une fort longue vie lui a procuré le plaisir de ne voir aucune de ses pièces se gâter par les ans, & de ne pouvoir fixer de terme à leur durée. Tous ces morts sans desséchement apparent, sans rides, avec un teint fleuri, & des membres souples, étoient presque des ressuscités; ils ne paroissoient qu'endormis, tout prêts à parler, quand ils se réveilleroient. Les momies de M. Ruysch prolongeoient en quelque sorte la vie, au lieu que celles de l'ancienne Egypte ne prolongeoient que la mort.

Quand ces prodiges commencerent à faire du bruit , ils trouverent , selon une loi bien établie de tout temps , beaucoup d'incrédules ou de jaloux. Ils détruisoient par quantité de raisonnemens les faits qu'on leur avançoit ; quelques-uns disoient en propres termes qu'*ils se laisseroient plutôt crever les yeux , que de croire de pareilles fables*. A tous leurs discours , M. Ruysch répondoit simplement , *Venez & voyez* ; son Cabinet étoit toujours prêt à leur parler , & à raisonner avec eux. Ces deux mots étoient devenus son refrain perpétuel , son cri de guerre.

Un Professeur en Médecine lui écrivit bien gravement qu'il feroit mieux de renoncer à toutes ces nouveautés , & de s'attacher à l'ancienne doctrine si solidement établie , & qui renfermoit tout. Comme le Novateur ne se rendoit point , le Docteur redoubla ses lettres , & lui dit enfin que tout ce qu'il faisoit dérogeoit à la dignité de Professeur. M. Ruysch répondit , *Venez & voyez*.

Il a caché le nom de ce Professeur si délicat sur cette dignité , mais il n'a pas ménagé de même ceux de M<sup>rs</sup> Rau & Bidloo , célèbres tous les deux dans l'Anatomie , & qui s'étoient hautement déclarés contre lui . Bidloo sur-tout. Celui-ci se vançoit d'avoir , & même avant Ruysch , le secret de préparer & de conserver les cadavres , & sur cela M. Ruysch lui demande pourquoi donc il n'a pas vû telles & telles choses , pourquoi il a gâté ses Tables Anatomiques , par des fautes qu'il lui marque , &c. Jusques-là , tout est dans les règles , & Ruysch paroît avoir tout l'avantage , mais il faut avouer qu'il en perd une partie pour la forme , quand sur ce que Bidloo l'avoit traité de Boucher subtil , il répond qu'il aime mieux être *Lanio subtilis* que *Leno famosus*. Le jeu des mots Latins peut l'avoir tenté , mais c'étoit aller trop rudement aux mœurs de son Adversaire , dont il ne s'agissoit point. Il est vrai aussi qu'on ne sçait quel nom donner à Bidloo , lorsqu'il s'emporte jusqu'à appeller Ruysch *le plus misérable des Anatomistes*. Sera - ce donc toujours un écueil pour la vertu des hommes , qu'un simple combat d'esprit ou de sçavoir ?

Après

Après un premier feu , quelquefois cependant assez long , effuyé de la part de l'ignorance ou de l'envie , la vérité demeure ordinairement victorieuse. Comment eût-on fait pour ne pas sentir à la fin les avantages de l'invention de M. Ruysch ? Les sujets nécessaires pour les dissections , & que la superstition populaire rend toujours très - rares , périssoient en peu de jours entre les mains des Anatomistes , & lui , il sçavoit les rendre d'un usage éternel. L'Anatomie ne portoit plus avec elle ce dégoût , & cette horreur , qui ne pouvoient être surmontés que par une extrême passion. On ne pouvoit auparavant faire les démonstrations qu'en Hiver ; les Etés les plus chauds y étoient devenus également propres , pourvû que les jours fussent également clairs. Enfin l'Anatomie , aussi-bien que l'Astronomie , étoit parvenue à offrir aux Hommes des objets tout nouveaux , dont la vûe leur paroissoit interdite.

Et , comme dans l'une & l'autre de ces Sciences , il est impossible de mieux voir sans découvrir , on ne fera pas surpris que M. Ruysch ait beaucoup découvert. Nous en renvoyons le détail à ses Ouvrages : une artère bronchiale inconnue aux plus grands Scrutateurs du poumon , le périoste des osselets de l'organe de l'ouïe qui paroissoient nuds , les ligamens des articulations de ces osselets , la substance corticale du cerveau uniquement composée de vaisseaux infiniment ramifiés , & non pas Glanduleuse , comme on le croyoit , plusieurs autres parties qui passioient pareillement pour glanduleuses , réduites à n'être que des tissus de vaisseaux , toujours simples dans chacune , & qui ne différoient que par leur longueur , leur diametre , les courbes décrites dans leur cours , la distance de l'extrémité de ce cours à l'origine du mouvement de la liqueur , différences d'où devoient naître les différentes sécrétions , ou filtrations , &c. Cependant il faut avouer , & il l'avouoit , sans peine , qu'il n'avoit pas tout vû. Quelquefois il tombe dans des difficultés , où il ne feint pas d'avoir recours , soit à la volonté de Dieu , qui opère sans mécanisme , soit au dessein qu'il a eu de

*Hist. 1731.*

○

106 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE  
nous cacher le mécanisme. Un premier voile, qui couvroit l'Isis des Egiptiens, a été enlevé depuis un temps, un second, si l'on veut, l'est aussi de nos jours, un troisième ne le sera pas, s'il est le dernier.

M. Ruysch, outre les fonctions de Médecin & de Professeur en Anatomie, avoit encore été chargé par les Bourgmestres d'Amsterdam, où étoit son domicile; de l'inspection de tous ceux qui avoient été tués ou blessés dans des querelles particulières, pour en faire son rapport aux Juges. De plus, par des vûes d'un bon gouvernement, on avoit créé pour lui une place de Professeur ou Maître des Sages-femmes, qui souvent n'étoient pas assez instruites. Elles se hâtoient, par exemple, de tirer, & même avec violence, le Placenta lorsqu'il tarδοit à venir, & elles aimoient mieux le mettre en pièces, ce qui causoit souvent la mort. Il leur apprit, quoiqu'avec peine, à l'attendre sans impatience, ou à n'aider que doucement à sa sortie, parce qu'un Muscle Orbiculaire, qu'il avoit découvert au fond de la Matrice, le pouvoit naturellement en-dehors, & pouvoit même suffire pour le chasser entièrement.

Il est aisé de juger combien dans ces différentes fonctions, il lui tomboit entre les mains de faits remarquables, & avec quel soin s'en emparoit un homme si curieux de ramasser, & si habile à conserver.

Enfin il étoit Professeur en Botanique, & l'on peut bien croire qu'il ne démentoit pas, dans cette occupation, son caractère naturel. Le grand commerce des Hollandois lui fournissoit des Plantes de tous les Climats de l'Univers. Il les disséquoit avec la même adresse que les Animaux, & dégageant entièrement leurs Vaisseaux de la Pulpe ou Parenchime, il montrait à découvert tout ce qui faisoit leur vie. Les Animaux & les Plantes étoient également embaumés, & sûrs de la même durée.

Son Cabinet, où tout alloit se rassembler, devint si abondant & si riche, qu'on l'eût pris pour le Trésor sçavant d'un Souverain. Mais non content de la richesse & de la rareté,

il voulut encore y joindre l'agrément, & égayer le spectacle. Il mêloit des bouquets de plantes & des coquillages à de tristes Squéletes, & animoit le tout par des Inscriptions, ou de Vers pris des meilleurs Poètes Latins.

C'étoit pour les Etrangers une des plus grandes merveilles des Pays-Bas, que ce Cabinet de M. Ruysch. Les Sçavans seuls l'admiroient dignement, tout le reste vouloit seulement se vanter de l'avoir vû. Les Généraux d'Armée, les Ambassadeurs, les Princes, les Electeurs, les Rois y venoient comme les autres, & ces grands titres prouvent du moins la grande célébrité. Quand le Czar Pierre I. vint en Hollande pour la premiere fois en 1698, il fut frappé, transporté à cette vûe. Et en effet quelle surprise, & quel plaisir pour un génie naturellement aussi avide du vrai, qu'un pareil Spectacle, où il n'avoit point été conduit par degrés ! Il baïsa avec tendresse le corps d'un petit Enfant, encore aimable, & qui sembloit lui sourire. Il ne pouvoit sortir de ce lieu, ni se lasser d'y recevoir des instructions, & il dînoit à la table très-frugale de son Maître, pour passer les journées entieres avec lui. A son second voyage en 1717, il acheta le Cabinet, & l'envoya à Petersbourg, présent des plus utiles qu'il pût faire à la Moscovie, qui se trouvoit tout d'un coup & sans peine, en possession de ce qui avoit coûté tant de travaux à un des plus habiles hommes des Nations Sçavantes.

Aussi-tôt après M. Ruysch, âgé de 79 ans, recommença courageusement un Cabinet nouveau. Sa santé toujours ferme le lui permettoit, le goût & l'habitude l'y obligeoient. Ce second travail devoit même lui être plus facile, & plus agréable que le premier. Il ne perdoit plus de temps en tâtonnemens, & en épreuves ; il étoit sûr de ses moyens, & du succès. D'ailleurs des choses rares, qui autrefois lui auroient échappé, ou qu'il n'auroit obtenues qu'avec peine, venoient alors s'offrir d'elles-mêmes à lui.

En 1727, il fut choisi par cette Académie, pour être un de ses Associés Etrangers. Il étoit Membre aussi de

108 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE  
l'Académie Léopoldine des Curieux de la Nature, & de  
la Société Royale d'Angleterre.

Il eut le malheur en 1728, de se casser l'Os de la Cuisse par une chute. Il ne pouvoit plus guere marcher, sans être soutenu par quelqu'un ; mais du reste il n'en fut pas moins sain de corps & d'esprit jusqu'en 1731, qu'il perdit en peu de temps toute sa vigueur qui s'étoit maintenue sans altération sensible. Il mourut le 22 Février, âgé de plus de 92 ans, & n'ayant eu sur une si longue carrière qu'environ un mois d'infirmité. Peu de temps avant sa mort, il avoit fini le Catalogue de son second Cabinet qu'il avoit rendu fort ample en 14 ans. Beaucoup de grands Hommes n'ont pas assez vécu pour voir la fin des contradictions injustes & désagréables, qu'ils s'étoient attirées par leur mérite, & leur nom seul a joui des honneurs qui leur étoient dûs. Pour lui il en a joui en personne, grace à sa bonne constitution, qui l'a fait survivre à l'envie.

Il a donné un grand nombre d'Ouvrages ; ses 16 Epitres Problématiques, les 3 Décades de ses *Adversaria Anatomico-Medico Chirurgica*, ses 11 *Trésors*, &c. Tout cela est le produit d'une très-longue vie, dont tous les momens ont été occupés du même objet ; faits nouveaux, observations rares, réflexions de Théorie, remarques de Pratique ; tout est écrit d'un stile simple & concis, dont toutes les paroles signifient, & qui n'a pour but que l'instruction sans étalage. Le plus souvent, en parlant de ses découvertes, il ne se regarde que comme l'Instrument, dont il a plû à Dieu de se servir, pour manifester au genre humain des vérités utiles, & ce ton si humble & si Chrétien, ne peut être suspect dans un homme, qui n'étoit obligé à le prendre, ni par son état, ni par l'exemple des autres Auteurs de découvertes.

Encore une singularité de ses Ouvrages. Il a publié ses *Adversaria* en Hollandois & en Latin sur deux colonnes, l'un étant la traduction de l'autre. Il y a des matières qu'il n'est permis qu'aux Phisiciens de traiter sans enveloppe, & dans les termes propres. Quand il les traite, ce n'est qu'en

Latin ; & on s'apperçoit d'un vuide dans la colonne Hollandoise. Il n'a pas voulu présenter des images dangereuses à ceux ou à celles qui n'en avoient pas besoin.



## E L O G E

*DE M. LE PRÉSIDENT DE MAISONS.*

**J**EAN RENÉ DE LONGUEIL, naquit à Paris le 15 Juillet 1699, de Claude de Longueil, Marquis de Maisons, Président du Parlement, & de Charlotte Roque de Varangeville.

On sçait que la maison de Longueil est distinguée par son ancienneté, tant dans l'Epée que dans la Robbe, & plus encore par les dons de l'esprit, qui s'y sont assez perpétués pour lui donner un caractère général, & former en faveur du nom une prévention agréable.

Le jeune M. de Maisons, à cause de la délicatesse de sa fanté, fut élevé dans la maison paternelle. On assure qu'à 12 ans il ne trouvoit plus de difficultés dans les Poëtes Latins, & sentoit toutes les beautés des François ; car à quoi fert d'entendre avec beaucoup de peine des Auteurs dans une Langue étrangere, quand on ne sçait pas juger, comme il arrive souvent, de ceux qu'on lit dans la Langue que l'on parle ? La partie de l'Education qui regarde le goût, extrêmement négligée jusqu'ici, ne le fut pas à l'égard de M. de Maisons. On pourroit lui reprocher de s'être fait un goût trop sévère, mais le plaisir de critiquer peut être pardonné à la grande jeunesse.

A l'âge de 14 ans, il fit un Cours de Phisique, mais de vraie Phisique, & il y entra avec cette ardeur qui annonce le génie. Il se plaisoit à faire lui-même les expériences, ce qui instruit beaucoup plus que de les laisser faire à des gens plus exercés, & d'en être simple spectateur. On est obligé

---

Éloge de Frédéric Ruysch par Fontenelle - Histoire de l'Académie royale des sciences - Année  
1731

MÉDECINE, ANATOMIE, BOTANIQUE

---